

La salle des rencontres

- Thierry Manneveau -



Lecteur en série

LA SALLE DES RENCONTRES

Thierry Manneveau

ÉPISODE 1

Lecteur en série

www.lecteurserie.com

Couverture

Conception : Florence Morin

Illustrations et photos :

[ndul / 123RF](#)

[stu99 / 123RF](#)

[igabriela / 123RF](#)

[auremar / 123RF](#)

[rido / 123RF](#)

Florence Morin

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2014

ISBN 978-2-924506-01-1 (PDF)

ISBN 978-2-924506-02-8 (EPUB)

©Lecteur en série, éditeur et distributeur

Engagement de non-piratage

La distribution gratuite de masse de matériel numérique de divertissement sur des sites de torrents peut carrément anéantir notre compagnie.

Nous sollicitons votre aide pour éviter que nos produits se retrouvent sur de tels sites.

En continuant votre lecture après cette page, vous vous engagez solennellement à ne pas pirater cette œuvre.

Nous vous remercions énormément et nous vous rappelons que, grâce à vous, des auteurs d'ici peuvent vivre.

1

L'attente

Hôpital Pitié-Salpêtrière

Paris

Automne 2008

Le cliquetis des gouttes de pluie s'abattant sur le rebord de la fenêtre tira Léo de son sommeil léger. En cette matinée d'octobre, l'averse qui déferlait sur la ville donnait au paysage ses premières allures automnales. Un temps grisâtre qui ne l'aidait guère à surmonter l'appréhension qui lui tenaillait le ventre. Un ventre qui était à l'origine de son hospitalisation, la veille.

La pendule de la chambre indiquait tout juste sept heures. Il était à quelques

minutes de l'intervention chirurgicale qui devait le libérer de cet inconfort grandissant au fil des années, devenu insupportable : ballonnement important après chaque repas, gêne respiratoire répétée au cours de la journée, sensation de compression thoracique imitant l'approche d'une attaque cardiaque, toux chronique et maux d'estomac réguliers; tel était son épuisant quotidien depuis deux mois.

Les premiers symptômes de cette pathologie étaient apparus sept ans plus tôt. Même si l'intensité de chacune des manifestations n'avait été que les balbutiements de ce qu'il endurait depuis peu - un peu qui lui semblait pourtant interminable -, il s'en était inquiété rapidement, dominé par la peur de l'attaque cardiaque. Il s'était donc rendu chez son médecin traitant, lequel lui avait assuré que sur la liste des patients susceptibles de succomber à un infarctus dans un proche avenir, il n'avait pas même

l'ombre d'une place, ajoutant qu'il n'avait aucune crainte pour ce cœur de sportif émérite. Supposant avec raison un dérèglement de l'appareil digestif, il avait orienté son patient vers un gastro-entérologue. Le spécialiste avait alors donné rendez-vous à Léo à la clinique privée de Bridge Center, proche de Londres, où il résidait, afin de lui faire passer une fibroscopie. L'examen n'avait duré que quelques minutes. Le verdict l'avait rassuré : il s'agissait, comme pour une personne sur trois, d'une hernie hiatale - un déplacement anormal de l'estomac à travers le diaphragme.

Le premier traitement avait été efficace. Léo était retourné voir le spécialiste seulement trois ans plus tard, le phénomène ressurgissant de façon notable. Puis, régulièrement tous les ans. Pour finir la dernière année par une visite tous les trois ou quatre mois. Devant l'amplification des symptômes et l'inconfort aux bornes de

l'insupportable, l'intervention chirurgicale devint rapidement la seule solution envisageable pour réduire cette pathologie épuisante à un simple désagrément du passé. Elle fut donc programmée début octobre, précisément le 9 du mois, à 7 h 45 plus ou moins une heure, comme le lui avait précisé le Docteur Favre. Ce dernier, comme tout chirurgien confronté aux aléas du corps humain et aux urgences de dernière minute, avait beaucoup de mal à respecter l'horaire des interventions.



On avait amené un second lit dans la chambre durant son sommeil. Un homme d'une soixantaine d'années l'occupait. Léo s'étonna de ne pas avoir été réveillé lors de l'installation de ce colocataire. Il en fut d'autant plus surpris qu'il était dérangé par le grincement irritant de la porte chaque fois qu'une infirmière la franchissait.

L'inconnu était d'une pâleur extrême. Les mains jointes sur le ventre, les jambes bien étendues et la tête légèrement en arrière, plantée dans l'oreiller, il rappelait aisément l'allure d'un cadavre. Léo fut d'ailleurs saisi d'un moment de panique : le torse de son voisin ne montrait pas le moindre signe de mouvement. Pourtant, le moniteur en place à côté du lit émettait, tel un métronome, le bip régulier d'un cœur qui n'avait nul besoin de l'intervention de l'équipe médicale, que Léo se garda bien de solliciter - l'épaisse couverture qui recouvrait l'inconnu masquait vraisemblablement le témoignage physique de sa respiration.

Rassuré, il se retourna et s'attarda sur les trois cadres posés sur la table de chevet, qu'il avait pris soin d'amener avec lui et que pour rien au monde il n'aurait oubliés. Hypochondriaque et superstitieux, il lui fallait en permanence les regards de son clan pour le rassurer. Pour l'aider à

traverser toutes les zones de turbulences qui venaient émailler le cours de sa vie. Malgré les conflits familiaux.

Au premier plan, une photo de ses enfants - les jumeaux Alvin et Jordan et leur sœur Sarah - et de ceux de son frère jumeau, Max - Lona et Justine, des jumelles, et leur frère Justin.

En arrière-plan, deux cadres vieux de douze ans. Sur le premier, Léo s'affichait tout sourire, aux côtés de Max. François, leur père, se tenait derrière eux, une main sur l'épaule de ses garçons.

Les femmes aussi avaient leur cliché.

Léo tendit le bras pour le saisir et le porta à sa poitrine. Sa mère, Constance, et ses deux sœurs jumelles, Julie et Julia, y affichaient un sourire forcé.

Une vive émotion le submergea. Il ne put retenir quelques larmes. Délicatement, il déposa un baiser sur la photo et la reposa sur la table de chevet. C'est alors qu'un

détail qu'il n'avait jamais remarqué le chamboula : lorsque les deux cadres étaient parfaitement alignés et collés l'un à l'autre, les regards hors objectif de Constance, Julie et Julia se braquaient sur François, le chef de la famille. Comme si le temps avait figé pour l'éternité la nature du double drame qui avait ébranlé les Legrand.

2

La montée vers la gloire

The Greenhouse

Londres

Septembre 2005

« ... Et vieille tradition française oblige, rendons à César ce qui appartient à César : jamais nous ne fêterions ce franc succès sans ce tandem de choc, auquel j'adresse au nom de *Marion Abela Restaurant Corporation*, à la fois nos compliments et notre reconnaissance. Merci d'ovationner comme ils le méritent Antonin Bonnet et Léo Legrand. »

Une salve d'applaudissements souleva le petit jardin zen qui bordait le restaurant

londonien, à quelques enjambées de *Hyde Park*. Le grand patron du groupe M.A.R.C avait fait tout spécialement le déplacement pour souligner la remarquable saison du *Greenhouse*. Et surtout pour se positionner en première place sous la nouvelle étoile gagnée par le restaurant français. Une *star* qui avait attiré le chroniqueur gastronomique du *Times*.

L'article qui se préparait allait propulser l'ambitieux groupe français au sommet du Tout-Londres, jusqu'aux têtes couronnées. Il allait également constituer une publicité de choix pour les deux autres établissements de M.A.R.C : le *so british club Morton's* et l'*Umu*, qui présentait la cuisine *Kaiseki* la plus aboutie.

Et Léo entrait enfin dans la lumière.

Il avait endossé pour l'occasion ce qu'il avait de mieux : un costume *Pierre Cardin* de plus de mille euros, taillé sur mesure. Certains de ses amis londoniens lui avaient conseillé de porter le traditionnel complet

british, caractérisé par ses renforcements plus légers au niveau des épaules. Un habit très prisé, qui aurait été pour le pays d'accueil un signe de reconnaissance, mais aussi de parfaite intégration. Seulement, il était Français, et comptait bien le rappeler à quiconque se serait avisé de l'oublier. Il avait certes été heureux de pouvoir profiter de l'opportunité anglaise, surtout après le passage très difficile qu'il avait connu à Paris. Mais sa carte regorgeait de *soupe au potiron au gingembre*, de *thon*, de *poularde*, d'*escargots*, de *ris de veau* bien à la française. Autant d'arguments patriotiques qui le rendaient fier d'afficher les marques de son pays natal. Ce même pays qu'il avait préféré rejoindre pour l'intervention chirurgicale.

Chahutés par une brise capricieuse, les jets d'eau multicolores, qui jaillissaient du gazon irréprochable du *Greenhouse*, s'évanouissaient en bruine sur la population massive qui s'était agglutinée

devant la petite scène en bois, louée pour l'occasion. Léo y avait rejoint Antonin, et tous deux profitaient comme d'un rayon de soleil de la chaleureuse ovation qui leur était accordée.

« Ça y est, tu y es, mon vieux! » pensait le Chef Legrand en contemplant la ferveur d'un public conquis.

Il avait réussi. Il était arrivé au sommet de cette pyramide culinaire où il avait rejoint les plus grands noms de la Cuisine. Cette nouvelle étoile était la sienne. Elle brillait au firmament d'une reconnaissance après laquelle il avait couru pendant des années, malgré les obstacles qui n'avaient pas manqué de se dresser sur sa route. Ce court mais si intense moment de bonheur vit se succéder dans sa mémoire les visages de quatre personnages ayant marqué son histoire : Constance, Shirley, Antoine Girardot et Antonin Bonnet.

3

Constance, la mère bienveillante

Il y eut tout d'abord les mains de Constance, sa mère adorée, qu'il admirait aux fourneaux des heures durant, enfant, jusqu'à s'endormir, emmitouflé dans une chaleur moite embaumée des saveurs inégalables que livraient sans modération les plaques chauffantes d'un vieux poêle à charbon donnant à la cuisine un parfum d'antan ensorceleur. Lisses et soyeuses, ces mains s'appliquaient à lui caresser le visage chaque fois que celui-ci s'en approchait dans ce but précis.

Il connaissait avec Constance une complicité que lui jalousaient son frère et ses sœurs, sans doute liée à cette passion pour la cuisine qui naquit en lui au contact

de l'excellente cuisinière qu'elle serait à jamais à ses yeux.

Max, pour sa part, plus attiré par le travail en extérieur, s'était davantage rapproché de son père, François; un passionné de nature qui l'avait initié aux joies du jardinage avec autant de rigueur que de plaisir.

Julie et Julia étaient plus sauvages et certainement plus complices que les garçons. Rarement plus de trois à quatre mètres les séparaient depuis qu'elles avaient vu le jour. Si dans l'insouciance d'une enfance heureuse elles avaient été de vrais modèles, leur adolescence ne fut qu'un conflit avec l'autorité parentale. L'âge adulte leur apporta des réponses aux interrogations jadis étouffées par des parents soucieux de leur équilibre.

Mais tous connaissaient cependant la fragilité du cœur de leur mère, qui évitait les efforts trop violents, les sorties trop longues, se déplaçait toujours d'un pas

traînant et devait se reposer durant la journée, dans sa chambre, seule et les volets tirés, un minimum de deux heures. Elle devait être seule, car le médecin lui avait bien précisé qu'il lui fallait dormir et que la moindre sollicitation de l'un de ses proches ne faciliterait aucunement ce temps de récupération quotidien qui lui était indispensable. En se réveillant, elle retrouvait souvent Léo à ses pieds. Il était parfaitement conscient de l'importance de la consigne et attendait chaque jour que Constance se fût endormie avant de se faufiler dans la chambre à pas de loup. Il s'assurait ainsi que sa douce maman respirait bien. Il s'allongeait au fond du lit et n'avait d'yeux que pour l'abdomen de sa mère, lequel devenait très vite le métronome d'une berceuse qui le conduisait à son tour dans les bras de Morphée. Il était le seul à le faire. Non pas que Max, Julie et Julia n'eussent pas été soucieux de l'état de santé de leur mère, mais rester ainsi des heures à l'ombre de la lumière du jour leur

était difficilement supportable. Seul candidat à ce poste de garde du cœur pour l'ensemble du groupe, il avait été élu sur-le-champ. Il se serait d'ailleurs enfermé toute la journée pour veiller sur elle. Du moins, jusqu'à un certain âge. Celui notamment où l'espace qu'il s'était octroyé devint trop étroit. Celui où, trop étroites aussi, les réponses évasives de Constance et François, de moins en moins à l'aise, ne suffisaient plus à la curiosité d'une progéniture qui s'entêtait à vouloir comprendre. Mais difficile d'annoncer à des enfants que le cœur de leur mère souffre de leur naissance.

4

Shirley, l'amour impossible

Il y eut ensuite cette formation révélatrice à l'école de cuisine Guy Savoy du dix-septième arrondissement. Alors en total échec scolaire, il y fit ses premières armes, prouvant avec certitude à la fois son goût et son talent pour la cuisine. Cette fascination envers sa mère ne l'avait pas complètement convaincu de son attirance pour l'art culinaire. Ce stage, habilement conseillé par Constance, dont l'avis comptait pour tout, fut LA révélation. Il s'investit alors comme jamais, et jamais il n'aima autant l'école. Certainement l'une des périodes les plus agréables de son existence. Tout prenait un sens, enfin. Ses doigts longilignes lui rappelaient ceux de sa mère,

à longueur de recette, lorsqu'il s'appliquait aux fourneaux du centre de formation qu'il considérerait toujours comme sa seconde famille. Et puis quel plaisir était le sien, chaque soir, de partager avec Constance les plats du jour! Ses yeux s'embrasaient, comme les brûleurs de ses fourneaux, lorsqu'il prenait conscience d'apprendre quelque chose à celle qui lui paraissait pourtant imbattable sur le sujet. Il passa comme cela des heures à lui conter ses journées, ses découvertes, ses progrès, ses ambitions futures - celles que jamais, ne fût-ce même que six mois auparavant, il n'aurait envisagées dans le plus petit recoin de son esprit.

Il n'y avait pas un seul retour dans la capitale de son cœur sans un passage, fût-il de quelques minutes, dans cette école formatrice, tant sur le plan professionnel que sur le plan humain.

L'inox des évier et autres bacs à légumes brillait toujours un peu plus,

malgré l'âge avancé de ces supports rutilants qui avaient aussi bien subi ses erreurs qu'encouragé ses talents. Un respect strict du matériel; preuve irréfutable du maintien de la discipline de fer qui faisait la réputation de ce centre connu et reconnu par toute la profession. Maintes fois il avait été sollicité pour y enseigner. Mais aux merveilleux souvenirs partagés avec ses formateurs, s'opposait systématiquement l'incident qui l'avait fait fuir et lui interdisait d'accéder à cette alléchante proposition. La remise, où étaient entreposées les denrées, était le seul endroit où il évitait toujours de remettre les pieds. Son poteau central faisait inexorablement remonter à la surface le souvenir de Shirley. Une élève qui souffrait de boulimie à la fois sur le plan du travail et sur celui de l'alimentation. Sa volonté farouche de percer dans ce milieu macho avait bouleversé Léo, qui s'était intéressé à elle sans soupçonner un seul instant qu'il pût tomber follement amoureux.

Elle avait une tête de poupée, illuminée par le bleu océan que diffusaient ses grands yeux. Son corps, qui révélait le mal psychologique lui faisant porter son dévolu sur le travail et la nourriture, ne reflétait pas l'image de cette beauté intérieure qui nourrissait son âme; il lui donnait plutôt celle du monstre qu'elle était devenue pour tous les autres élèves, impitoyables et cruels adolescents toujours en quête du point faible de l'autre pour surmonter le leur.

Si Léo ne prenait jamais sa défense lorsque les sarcasmes de ses camarades de formation envoyaient la pauvre fille travailler à la porcherie, il était le seul à accepter de travailler en binôme avec elle, essuyant à son tour quelques réflexions désagréables qu'il prenait toujours avec humour. Il se justifiait aux yeux des plaisantins acerbes, après coup, par une obligation bidon imposée par les formateurs. Il était peu fier de ce double personnage qu'il était devenu, mais sa place

de major de la classe était en jeu. Et il voulait plus que tout réussir, pour lui, mais aussi et surtout pour Constance; devoir supporter lui aussi les moqueries de ses camarades lui aurait été fatal. Il l'avait expliqué à la jeune femme, qui n'était pas dupe de l'attitude nonchalante qu'il adoptait devant les autres. Elle l'avait accepté, faute de mieux, se résignant à ne profiter que des bons moments qu'ils prenaient tous deux quotidiennement en dehors des cours et à l'abri des regards indiscrets. Chacun se livrait, un peu plus chaque soir, et Cupidon préparait soigneusement ses flèches.

Shirley et Léo avaient un point commun : ils étaient tous deux la moitié d'un tout indivisible. Une gémellité qui permit à Léo de comprendre mieux que quiconque cette souffrance profonde endurée par Shirley, qui pleurait cette autre moitié d'elle-même qui avait disparu dix ans plus tôt.



Elle s'appelait Sarah, avait six ans, s'amusait au bord de la piscine avec sa jumelle inséparable, comme elles le faisaient chaque jour après l'école, pendant que leur mère, Gabrielle, s'affairait au goûter dans la cuisine. Le téléphone sonna, un peu plus loin, dans le salon. Quelques mètres supplémentaires qui allongèrent la distance de cette course folle qu'effectua Gabrielle pour voler au secours de Sarah, qui s'enfonçait dans l'eau un peu plus chaque seconde, ponctuée par les cris persistants de Shirley qui s'agitait dans tous les sens pour l'alerter.

Pendant plus d'une demi-heure, exténuée, frigorifiée par la brise qui transperçait ses habits ruisselants, Gabrielle, en transe, s'acharna sans relâche sur la cage thoracique de sa fille inanimée. Mais Sarah était passée de l'autre côté.

Planté au bout du fil, Paul lâcha en trombe la réunion professionnelle qui était la cause du retard qu'il venait d'annoncer à la mère de ses princesses. Gabrielle l'avait rassuré sur le bien-être de ces dernières, qui s'amusaient en l'attendant, avant de hurler le prénom de Sarah qu'elle ne voyait plus. Il eut la présence d'esprit d'alerter les pompiers et la police en quittant précipitamment le parking de la société. Il s'était passé quelque chose de grave, il le savait. La panique que Gabrielle lui avait transmise l'accompagna jusqu'à la maison. Là où l'attendaient pompiers et policiers, qui interrogeaient sa femme, sonnée, à terre, grelottante dans une couverture de survie. Shirley s'était réfugiée dans ses bras, le visage rougi par les pleurs. Mais aucune trace de Sarah.

Il lui sembla se vider de son sang lorsque le sifflement de la fermeture à glissière, qui parcourait d'un bout à l'autre la petite housse blanche, attira son

attention. Il comprit alors que, pour toujours, l'une de ses princesses venait de quitter son royaume.

Gabrielle avait pourtant réitéré les recommandations d'usage à ses filles, comme elle le faisait chaque jour. Enfin, elle avait sûrement dû le faire, puisqu'elle s'était juré de s'exécuter chaque jour. Seulement, le temps et ses habitudes avaient atténué ses craintes, et sans doute n'avait-elle pas été aussi pointilleuse qu'elle s'obstinait à le répéter au brigadier qui l'interrogeait ce jour-là.

Elle avait été contre ce projet piscine. Contre le danger que ces mètres cubes d'eau représentaient pour les jumelles. Paul avait dû batailler dur. Il avait insisté lourdement sur les normes de sécurité qui imposent une barrière grillagée normalisée pour la protection des plus petits. Il s'était même engagé à l'installer lui-même, minimisant l'impact financier de son caprice sur le budget du foyer. Mais là encore, la

routine et ses journées professionnelles, de plus en plus chargées, avaient endormi son enthousiasme. Une lassitude qui lui avait fait préférer chaque soir le fauteuil du salon au marteau qui devait enfoncer les piquets qui attendaient entassés au fond du garage.

Totalement anéantis, Gabrielle et Paul se renvoyèrent la balle de la culpabilité jusqu'à la signature des papiers du divorce qui entraîna la vente de leur maison. Shirley fut alors transbahutée de l'un à l'autre, en garde alternée à cinquante pour cent, et commença à se rapprocher du frigo.

5

Antoine Girardot, l'ennemi juré

Il y eut encore ce poing vengeur, que Léo écrasa sur le nez d'Antoine Girardot. Un camarade de classe qui avait la fâcheuse habitude de profiter de son statut de « *fil*s du directeur de l'institution » pour se permettre bien plus que ce que le règlement intérieur du Centre n'autorisait. Le brigand était bien moins doué que son père, qui dirigeait l'établissement, mais plus intelligent que les proies faciles qui tombaient sous sa loi, telles des mouches se prenant les pattes dans la toile d'araignée qui les condamne.

Jamais Léo ne se laissa prendre naturellement dans les filets d'Antoine, mais son flirt avec Shirley constitua la

brèche dans laquelle le maître chanteur s'engouffra généreusement. De son œil de rapace, il remarqua le manège des deux tourtereaux, qui s'arrangeaient chaque semaine, par un hasard maladroitement provoqué, pour aller récupérer dans la remise, à quelques secondes d'intervalle, les denrées nécessaires à la confection des plats qui leur étaient respectivement confiés. L'opportunité pour eux d'échanger un baiser, à la fois tendre et bref, chacun en appui sur une main et un pied, de part et d'autre du poteau central de la pièce étriquée, tête en avant et lèvres tendues.

Le puissant flash qui foudroya l'une de ces pauses tendresse, par un mauvais matin d'octobre 1998, donna le coup d'envoi d'un odieux chantage qui faillit précipiter Léo dans une dépression qu'il esquiva in extremis par la fuite.

Antoine Girardot ne manquait de rien, si ce n'est d'inspiration, celle qu'il jalousait au major de son groupe. Côté nouvelles

technologies, il possédait ce qui se faisait de mieux sur le marché, comme le dernier appareil photo numérique Canon qui était l'incontournable joujou des foyers aisés. Les pixels, qui se comptaient déjà par milliers, garantissaient aux instantanés une qualité d'image encore jamais approchée. Shirley et Léo crevaient l'écran : à la bouille bien remplie de la jeune apprentie amoureuse répondait toute la tendresse du visage fin et allongé d'un Roméo sous le charme. Une pellicule d'amour au grain doux-amer.

Léo avait un odorat hors du commun, qui lui apportait une puissance créative exceptionnelle. Il avait le don d'associer les arômes d'aliments que personne avant lui n'avait eu l'audace de marier. Ce don du Ciel lui avait permis de rapidement se démarquer des autres apprentis du centre, entraînant l'admiration de quelques-uns et surtout la jalousie de beaucoup d'autres. Celle d'Antoine fut la plus féroce. L'occasion de faire chanter le prodige lui

procura l'une des plus belles jouissances de sa carrière d'escroc.

Antoine était pourtant un excellent exécutant, mais sa créativité s'étouffait dans l'œuf, écrasée par le poids d'un père surdoué, le Chef Girardot, qui s'était fait tout seul et qui avait bien du mal à communiquer avec sa progéniture dans laquelle il ne se reconnaissait pas. L'attention que ce grand Chef portait à Léo, que tous percevaient comme son fils spirituel, attisait cette soif de vengeance dans laquelle le cuisinier de renom avait indéniablement une part de responsabilité.

Le marché que lui proposa Antoine fut on ne peut plus clair : ou Léo partageait ses inspirations pour qu'Antoine acquière aux yeux de tous, et surtout de son père, l'admiration qu'il ne saurait jamais gagner seul, ou la photo compromettante ferait non seulement le tour du centre, mais emprunterait également la voie de la large diffusion que proposait Internet.

Dénoncer les agissements d'Antoine à son père aurait été facile pour Léo, mais dans d'autres circonstances. Le Chef Girardot était un macho de première, qui avait toujours considéré que la gent féminine n'avait sa place aux fourneaux que dans le cadre familial, pour nourrir mari et enfants, alors que la noblesse du métier était une affaire d'hommes. Il avait néanmoins cédé aux pressions du Conseil général, qui avait mis quelques billets dans son établissement et l'avait tanné sur le manque de mixité du Centre. Il avait fini par lâcher du lest, mais les quelques-unes qui parvenaient à pousser les portes de la grande cuisine devaient montrer patte blanche, et surtout ne pas se faire remarquer. Ce que savait Antoine, qui, bien que n'ayant reçu que le minimum de considération de son père intransigeant, le connaissait sur le bout des doigts. Il savait que Léo allait céder, qu'il n'avait pas le choix, et commença alors ce qui fut pour le surdoué de la classe un véritable

purgatoire : le fils indigne marquait des points, un peu plus chaque jour, se faisant voir d'un bon œil par son père qui observait parallèlement chez Léo une motivation en baisse, comme les résultats qui l'accompagnaient.

Shirley souffrit énormément de cette stratégie qui l'éloignait de celui qui faisait battre son cœur, stoppant net le rituel de leur rendez-vous quotidien. Léo préféra prendre du recul. Il se sentait épié en permanence. Le moindre éclat de lumière, venu d'un phare de voiture ou de l'allumage d'un réverbère, le mettait dans un état second. Le flash du paparazzi en puissance avait fait mouche.

Constance, cette mère attentive qui avait été si heureuse de voir son fils prendre enfin son envol et saisir son destin à bras le corps, s'inquiéta rapidement. L'indifférence que trahissait le visage de son protégé était une vraie déclaration d'impuissance; le témoignage du naufrage qui attendait Léo

au dernier semestre, pourtant décisif, d'une formation jusque-là sans la moindre embûche.

Le Noël de 1998 eut pour Léo un goût à la fois amer et salvateur. Dans ces dîners de famille où l'on s'essaye toujours à refaire le monde, difficile d'éviter l'éternel refrain sur les études des enfants qui grandissent. La pression qu'il subissait depuis octobre de la part d'un Antoine Girardot au comble de la satisfaction le fit pleurer à table, en pleine dinde aux marrons, alors que Constance énumérait, comme elle seule savait le faire, les prouesses de son fils - occultant avec cette délicatesse qui lui donnait des allures d'ange, la période peu glorieuse que traduisaient les récents résultats en demi-teinte du surdoué mélancolique.

Elle l'accompagna jusqu'à sa chambre, prétextant aux yeux des invités interloqués, une illusoire fin d'angine qui entraînait une lourde fatigue nerveuse. Max, qui s'inquiétait pour son frère, fut du voyage.

Léo balançait tout, tout ce qu'il avait sur le cœur : Antoine, le Chef Girardot et Shirley. Avec cette douceur incomparable, qui l'emmitouflait dans des tonnes de coton, Constance le prit dans ses bras et lui souffla tendrement ces quelques mots :

- Mon chéri, mon tout petit, tu verras, en grandissant encore, que la vie réserve toujours son lot d'épreuves. Pour chacune d'elles, fais ce que te dicte ton cœur et ne regrette jamais ta décision, car c'est lui qui guide tes pas...

Tout en lui parlant, elle lui caressait le visage et pointa de son index l'organe vital qu'elle venait de mettre en avant.

- C'est toi qui construis ton avenir, et ceux qui te jugent aujourd'hui ne sont pas ceux qui feront partie de ta vie, poursuivit-elle.

Léo se laissa tomber sur l'épaule de sa mère en sanglotant.

D'un coup d'un seul, Max bondit sur lui comme un cabri, lui passa la main dans les cheveux et lança :

- J'ai trouvé la solution, frangin! J'ai trouvé la solution!

Il lui expliqua que le restaurant parisien de la rue des Grands Augustins, *Ze Kitchen Galerie*, recherchait un commis de cuisine. Max, qui effectuait un stage dans la parfumerie qui jouxtait l'établissement où William Ledeuil exerçait avec brio ses talents culinaires, avait remarqué l'annonce sur la porte vitrée du restaurant.

Bien que très attiré par le travail de la terre, Max n'avait finalement pas souhaité emboîter le pas à son frère dans une formation en quelconque rapport avec le milieu alimentaire. Très coquet et s'évertuant par jeu à efféminer sa gestuelle, mais aussi très loin de l'homosexualité que lui prêtaient certains ragots, il avait opté pour le cosmétique. Ce qui le rapprochait au plus près de son péché mignon : la

femme. Un vrai coureur de jupons, qui avait le don de faire un pied de nez magistral à tous ceux qui l'affublaient de la jaquette en le voyant déambuler dans les rayons du magasin. Ceux-là mêmes qui étaient bien loin d'imaginer, en venant récupérer leurs dulcinées, que le freluquet malingre les avait copieusement chevauchées à l'arrière-boutique. Une prestation de services fort appréciée des dames, qui lui permit d'arrondir soigneusement ses fins de mois, dès l'âge de dix-sept ans et jusqu'à ses dix-neuf printemps, lorsqu'il rencontra et épousa Aurore, la mère de ses trois enfants.

Léo suivit alors les conseils de Constance et de Max. Son cœur lui fit quitter le centre de formation et proposer ses services à *Ze Kitchen Galerie*, où il fut embauché sans difficulté. *Loin des yeux loin du cœur* fut l'amère conclusion qu'il laissa à Shirley, quittée elle aussi. Cette rupture lui amena à la fois peine et soulagement. Il savait en effet qu'il tenait à elle, mais il

restait persuadé de l'instabilité de cette relation qui ne lui promettait aucun avenir, sans connaître précisément la vraie nature de l'obstacle.

Il répondit également à l'appel impulsif de son cœur, un matin de janvier 1999, en sonnant à la porte de la villa des Girardot. Antoine, qui venait de laisser avec satisfaction la page web qu'il avait spécialement créée sur l'idylle de miss Piggy et du prodige Legrand, distillant ainsi comme promis son venin, fut le plus prompt à venir répondre au facteur qu'il devinait à la porte. À peine eut-il ouvert le pan de bois massif qu'il se sentit décoller du sol et heurter le petit meuble en rotin qui supportait le téléphone du couloir d'entrée. Le poing vengeur de Léo venait de lui éclater le nez.

6

Antonin Bonnet, le salvateur

Le nez cassé d'Antoine fit couler beaucoup d'encre. Bien que le Chef Girardot ait remarqué que le sursaut prometteur de son rejeton s'évanouissait avec le départ de Léo, il lui fut très difficile de ne pas alimenter le scandale mené de front par une mère révoltée et un fils furieux, qui demandaient justice et réparation. Il fit donc pression sur William Ledeuil et son équipe, pour que le jeune commis, fraîchement embauché, ne franchît pas la période d'essai au-delà de laquelle une quelconque tentative de licenciement eût été plus compliquée.

S'il prit logiquement le temps de réflexion qui s'impose dans ce genre de

situation, le patron de *Ze Kitchen Galerie* ne manqua pas de sermonner Léo sur cet écart de conduite qui était incontestablement le signe d'un manque de maîtrise de soi. Un écart fort malvenu dans une profession particulièrement exposée au stress - le légendaire "coup de feu" en cuisine étant un modèle du genre. Mais il n'eut pas besoin de se torturer l'esprit bien longtemps quant au verdict attendu de pied ferme par madame Girardot et redouté par le mari qui savait pertinemment que son fils n'avait pas volé sa correction.

C'est Antonin Bonnet, Chef du *Greenhouse*, qui lui tira cette belle épine du pied - le restaurant renommé de William Ledeuil était toujours au programme de sa tournée lorsque les affaires lui faisaient arpenter les rues de la capitale. Il eut écho du scandale qui avait presque fait la une de la presse locale. Ce profil d'impulsif talentueux l'attira comme un aimant. Et pour cause : il avait l'impression de se

retrouver devant le miroir de ses dix-huit printemps.

Il demanda à voir Léo. Ce dernier lui présenta une mine de déterré. Mélange d'insomnie et de stress. Un sentiment ambivalent le taraudait : il regrettait son geste tout autant qu'il ne supportait ce que lui avait fait endurer cet Antoine Girardot de malheur.

- Je viens de discuter avec ton chef et j'ai une proposition à te faire, lui lança alors Antonin.
- Quelle proposition? répondit Léo, méfiant.
- Viens travailler avec moi au Greenhouse, à Londres!
- ...!
- Écoute, tu as besoin de faire un break ici et moi j'ai besoin de quelqu'un comme toi pour mon établissement. Tu n'as rien à perdre, et surtout tout à gagner!

- Mais j'ai ma famille ici, mes repères...et puis je ne parle pas un mot d'anglais, moi!
- C'est la meilleure façon d'apprendre! Tu verras, sur place, tu apprendras naturellement, sans même t'en rendre compte. Et tu seras bilingue dans six mois. Et puis, au début, en cuisine, on te demandera surtout de t'appliquer aux fourneaux et non pas de nous faire des discours!
- ...
- Allez! Saute sur l'occasion! Tu n'auras peut-être jamais plus de propositions comme celle-là. Et celle-là est en or, crois-moi!
- Mais pourquoi moi, monsieur? Vous ne savez rien de moi.
- Au contraire, j'en sais suffisamment pour t'embaucher sur-le-champ! Tu as du caractère et du talent, c'est ce qu'il faut dans ce métier pour réussir. Même si rien n'est gagné d'avance!

- Je ne sais pas... Il faut que je réfléchisse... Et puis il faut que j'en parle à maman.
- Tu es majeur, mon garçon.
- Oui, mais...
- Alors, écoute ce que te dit ton cœur et fonce! Je sais que ma proposition t'intéresse, pas vrai?

Léo ne put s'empêcher d'adresser un sourire à cet homme qui venait de lire dans ses pensées, et qui surtout avait prononcé cette phrase magique énoncée par Constance le soir de ce Noël 1998 qui l'avait amené jusque-là : écouter son cœur.

Certain d'avoir marqué un point et fermement décidé à ne pas lâcher le morceau, Antonin lui confia cette histoire personnelle qui l'avait vu dans la même situation au même âge; le précédent Chef du *Greenhouse* l'en avait sorti également, dans une proposition à l'identique. Un flash du passé qu'Antonin Bonnet prit comme un

signe du destin en arrachant Léo Legrand
du sol français.

*Pour connaître la suite,
abonnez-vous sur
lecteurserie.com*

Comment recevoir vos douze prochains épisodes?

Si vous avez un code d'activation :

<http://lecteurenserie.com/content/16-activation>

Sans code :

<http://lecteurenserie.com/12-series-litteraires>

et suivez les instructions d'abonnement.

Plusieurs forfaits disponibles.

Club de lecture

Avez-vous aimé votre lecture? Partagez vos commentaires sur le club de lecture à :

lecteurenserie.com/blogue